

CAHIERS 52
METANOIA

52

CAHIERS METANOÏA

1987

revue trimestrielle

CAHIERS
METANOÏA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26740 Sauzet
Tél. 75.90.30.44

Association déclarée loi de 1901
C.C.P. 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

Imprimé en France 12-87

Imprimerie du Crestois
26400 CREST

Dépôt légal n° 12-87

SOMMAIRE

ÉDITORIAL

LA RELATION DANS LA NON-DUALITÉ p. 3

COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS *LOGION 64*

p. 10

MÉDITATIONS AU FIL DE LA PLUME

p. 13

RECHERCHE

*STEPHEN JOURDAIN :
L'ILLUMINATION COMANCHE* p. 16

*RAYMOND OILLET :
...DANS LE PUIITS* p. 23

BIBLIOGRAPHIE

p. 27

POÉSIES

p. 33

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étagage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métanoïa : Marsanne - 26740 Sauzet.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

— Cahiers 1975	150,00 F.
— Cahiers 1976	150,00 F.
— Cahiers 1977	150,00 F.
— Cahiers 1978	150,00 F.
— Cahiers 1979	150,00 F.
— Cahiers 1980	150,00 F.
— Cahiers 1981	150,00 F.
— Cahiers 1982	150,00 F.
— Cahiers 1983	150,00 F.
— Cahiers 1984	150,00 F.
— Cahiers 1985	150,00 F.
— Cahiers 1986	150,00 F.
— Cahiers 1987	150,00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adressons, contre 15 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

© Couverture by Frank Lalou

ÉDITORIAL

LA RELATION DANS LA NON-DUALITÉ

Notre intellect achoppe d'emblée sur l'association du mot relation à celui de non-dualité. Comment peut-il y avoir relation à partir du moment où le deux n'est pas maintenu ? Si autre que Lui n'est pas, il peut sembler que toute relation soit abolie. Pourtant cette assertion qui exprime la quintessence de la Gnose, on la trouve formulée en des termes différents dans d'autres enseignements. L'Advaita Védanta nous apprend que le non-né engendre le non-né. On connaît la formule de Hui-neng : Depuis le commencement, aucune chose n'est, Nisargadatta est non moins abrupt : Je suis la lumière où apparaissent et disparaissent tous les rêves. Jésus ne dit pas autre chose : Je suis la lumière qui est sur eux tous. Je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi et le Tout est parvenu à moi. Maître Eckhart affirme de son côté : Toutes les créatures sont pur néant ; je ne dis pas qu'elles sont peu de chose, c'est-à-dire quelque chose, mais qu'elles sont un pur néant.

Aucun texte jusqu'à maintenant n'a explicité la non-dualité avec autant de rigueur et de précision que l'Épître sur l'Unicité Absolue. La pseudo-relation créature-créateur ne résiste pas à l'approche de la Réalité unique. La réalisation est en fait la destruction d'une illusion, ou la prise de conscience que ton existence est néant, et néant ne peut s'ajouter à une chose, temporaire ou non. Ailleurs, le texte précise : En réalité, il n'y a ni union ni séparation, comme il n'y a ni éloignement ni approche. On ne peut parler d'union qu'entre deux, et non lorsqu'il s'agit d'une chose unique.

Pourtant le Réel suprême n'est pas statique. Comme le dit Jésus, il est lumière, il est mouvement et repos. L'énergie est en même temps lumière. En permanence, elle rayonne et se résorbe dans le repos éternel. Nos sens perçoivent des images là où tout est lumière-énergie qui sort de la source et y revient : Et son image sera cachée par sa lumière. Quand vous ferez le deux Un,... si vous dites montagne éloigne-toi, elle s'éloignera.

Le fait que la création ne puisse être dissociée du Créateur qu'en mode illusoire peut paraître réducteur et appauvrissant. C'est du moins ainsi que le voit le psychique. Mais ses moyens de perceptions, qui lui permettent de fonctionner dans un espace-temps réduit, révèlent bien vite leurs limites à une échelle plus importante. C'est ainsi que je vois encore briller dans le ciel des étoiles qui sont éteintes depuis des millions d'années. Les éveillés des grandes traditions n'ont pas attendu les investigations des microphysiciens pour découvrir que ce que nous appelons matière est en réalité de la lumière-énergie et que cette lumière-énergie est en perpétuelle résorption en son centre. C'est donc à ces éveillés que nous pouvons demander en quoi consiste la relation dans la non-dualité. On s'aperçoit vite que les mots sont des serviteurs peu dociles pour expliquer un processus caractérisé par le rayonnement et par le retour à la source. Les manifestations de l'énergie constituée de vibrations aux fréquences variables portent le nom bien connu de kundalini aussi bien dans sa forme cosmique que dans sa forme individuelle, celle-ci rejoignant celle-là grâce au corps.

L'ÉMERGENCE

Chez la très grande majorité des humains, l'énergie gît plus ou moins endormie à la base du corps. Elle est symbolisée par le serpent dont le venin représente les forces psychiques. Cependant le reptile complètement dressé ne présente plus aucun danger. De même la kundalini en se déployant vers le haut se révèle non seulement puissance inoffensive mais le bien le plus précieux. Alors, elle retrouve son essence consciente, devient omnipénétrante et crée les univers. Cependant elle n'est pas telle que les sens la perçoivent : Je vous donnerai ce que l'œil n'a pas vu, et ce que l'oreille n'a pas entendu, et ce que la main n'a pas touché, et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme.

Ce que les sens ne perçoivent pas, mais ce par quoi les sens perçoivent, c'est cela que Jésus donne, c'est cela l'ultime Réalité. La Kéna upanishad ne dit pas autre chose : Ce qu'on ne voit pas par le regard, ce par quoi l'on voit les yeux, c'est Brahman, sache-le bien... Ce qu'on n'entend pas par l'oreille, ce par quoi l'ouïe est entendue, c'est Brahman, sache-le bien... Ainsi le corps est l'occasion de connaître Brahman. Mais comme connaître Brahman, c'est être connu de lui, on peut dire que le corps est l'occasion pour Brahman de se connaître. C'est exactement ce que Jésus exprime en disant : Quand vous vous serez connu, alors vous serez connu. La formule lapidaire du soufisme rejoint également celle de Jésus : Je connais mon Seigneur par mon Seigneur. Cela peut aussi être dit ainsi : C'est le Soi en moi qui connaît.

LA RECONNAISSANCE

Le mouvement issu du repos, ou émergence, est accompagné de la conscience. Le corps humain est le lieu-sans-lieu où se déploie la conscience, ce qui permet à l'Esprit de se reconnaître lui-même. Sans ce corps, l'Esprit n'aurait pas cette relation à lui-même. Le corps joue comme un miroir où l'Esprit se découvre lui-même. Sans ce miroir, il serait privé de cette relation à lui-même. C'est ce que les maîtres du Tch'an appellent « voir en sa nature originelle ».

La reconnaissance peut se faire également, et d'une façon aussi gratifiante, dans le miroir que représente un autre corps en communication avec le premier. Nous avons vu que le corps est l'occasion pour Brahman de se connaître. Or Brahman, c'est l'Esprit. C'est l'Esprit qui se reconnaît grâce au corps. L'Esprit crée la manifestation pour se reconnaître. L'homme doué de conscience est la quintessence de la manifestation, c'est pourquoi il est le lieu privilégié de cette reconnaissance. Le langage anthropomorphique devient nécessaire pour évoquer ce que Jésus appelle cette merveille de merveilles. L'Esprit quête sa propre image. Les textes disent que l'homme a été créé à l'image de Dieu. Mais le mental détourne au profit de la pseudo-personne ce qui relève de l'Esprit. L'éveillé est justement celui chez qui le mental a abdiqué. Son corps est le miroir par excellence de l'Esprit. C'est pourquoi la faveur de rencontrer son regard est si précieuse. Mais cette joie risque bien vite d'être troublée parce que le disciple veut tout de suite établir une relation de dépendance avec le Maître, alors que la relation juste est celle de l'Esprit avec son image.

Dans un groupe, comme celui que nous constituons à Métanoïa, cette quête de l'image, qui est celle de notre Réalité suprême, est source de félicité. Des gnostiques réunis pour découvrir leur visage originel ont le bonheur de trouver, en dehors de tout esprit de domination et de dépendance, des miroirs où ils se reconnaissent. Lorsque le mental ne joue pas les trouble-fête, ce jeu de miroirs fonctionne admirablement. Chacun découvre dans le regard de l'autre, dans la mesure où les deux sont désentravés de la pesanteur de la mémoire et des projections, son propre visage originel. Ainsi, il ne le découvre pas seulement en lui-même, mais dans son vis-à-vis. Il échappe de la sorte aux dangers de celui qui ne chercherait toujours et uniquement qu'en lui-même son être essentiel. Cet être rayonne d'amour. Or l'amour tend à se répandre. C'est dans sa nature de donner et de rencontrer celui qui accueille le don. Aussi le jeu du double miroir apporte-t-il félicité dans la fécondité. Pour qui en a vraiment conscience, le jeu est tout simplement merveilleux : le regard en vis-à-vis me permet de me reconnaître dans ma Réalité unique et ultime, à la condition qu'il soit en même temps que le mien exempt de toute référence à la mémoire et à l'imagination. Cette transparence amène la réciprocité : je suis également pour mon vis-à-vis l'occasion de sa révélation.

L'image divine que je rencontre dans le regard d'en face révèle à mon JE intérieur sa propre splendeur. D'où le bonheur insigne de multiplier lors des rencontres entre gnostiques les occasions de cette révélation. Ce qui pouvait sembler, comme je le disais plus haut, réducteur et appauvrissant dans la relation non-duelle, se vit au contraire comme la merveille des merveilles. Mais la contemplation ne nous comble vraiment que lorsqu'il y a complémentarité dans cet échange, c'est-à-dire lorsque l'homme cherche son image divine dans le regard de la femme et vice-versa. Les projections de l'homme sont tempérées et apaisées dans l'accueil qu'il reçoit. De son côté, la femme, en dirigeant son regard vers l'homme, se projette, ce qui lui permet de vivre en même temps ses complémentarités masculine et féminine. C'est ce que Jésus nous dit à propos de Marie : Voici que je l'attirerai afin de la faire mâle... Car toute femme qui se sera mâle entrera dans le royaume des cieux. Dans ce jeu complémentaire, le mâle n'est plus seulement mâle et la femelle n'est plus seulement femelle (log. 22).

LA CONTEMPLATION AMOUREUSE

Cependant, la contemplation n'atteint son sommet que chez les amoureux dont le mental a lâché prise. Hubert Benoit, dans son livre De l'Amour (Le Courrier du livre, 1964), qualifie d'amour adorant ce feu qui brûle les amants, souvent l'un deux seulement et plus spécialement l'homme. Il précise fort justement que l'expression fou d'elle demande à être corrigée par fou à propos d'elle. Analysant cet amour suprême, H. Benoit écrit : L'amoureux contempera son image divine à travers toutes les perceptions... qu'il aura de la femme aimée. Lorsque l'amour suprême est réciproque, alors la différence introduite par le couple dans la création - le mental est lié à la personne et celle-ci provient du couple - se trouve abolie grâce à deux corps qui ne sont pas là pour enfanter mais pour se transformer en lumière et véhiculer la lumière : Bienheureux le ventre qui n'a pas conçu et les seins qui n'ont pas donné de lait ! Le couple de lumière, comme il convient de l'appeler, rétablit l'unité originelle compromise par le couple psychique. Le premier instaure la relation juste là où le second cultive la différence. Il est souverain dans un monde où règnent les rivalités, les dépendances, les révoltes...

Il y a un an, à propos du logion 61, nous insistions sur les perspectives que nous ouvrait la relation Jésus-Salomé. Elle est l'exemple même de la relation dans la non-dualité. Salomé se reconnaît grâce à Jésus. Néanmoins en lui disant dans un élan spontané : Je suis ta disciple, elle laisse subsister une relation de dépendance dont Jésus l'affranchit aussitôt : Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière. Salomé est lumière ; Jésus, en déclinant son identité (log. 77), dit aussi qu'il est lumière. Il est la lumière qui rencontre la lumière, restaurant ainsi la relation homme-femme dans la non-dualité.

**COMMENTAIRE
DE L'ÉVANGILE
SELON THOMAS**

LOGION 64

Jésus a dit :

*Un homme avait des hôtes,
et, après avoir préparé le repas,
il envoya son serviteur pour convier les hôtes.*

Il alla vers le premier

et lui dit :

Mon maître te convie.

Celui-ci lui dit :

J'ai de l'argent pour des marchands ;

ils viennent chez moi ce soir,

je vais leur donner des ordres.

Je m'excuse pour le repas.

Il alla vers un autre

et lui dit :

Mon maître te convie.

Celui-ci lui dit :

J'ai acheté une maison et on me demande un jour.

Je ne serai pas disponible.

Il vint vers un autre

et lui dit :

Mon maître te convie.

Celui-ci lui dit :

Mon ami va se marier

et c'est moi qui ferai le repas ;

je ne pourrai pas venir.

Je m'excuse pour le repas.

Il alla vers un autre

et lui dit :

Mon maître te convie.

Celui-ci lui dit :

J'ai acheté une ferme,

Je vais percevoir les redevances ;

je ne pourrai pas venir.

Je m'excuse.

Le serviteur revint ;

il dit à son maître :

Ceux que tu as conviés au repas se sont excusés.

Le maître dit à son serviteur :

Va sur les chemins ;

ceux que tu trouveras,

amène-les pour prendre le repas.

Les acheteurs et les marchands

n'entreront pas

dans les lieux de mon Père.

L'appel du Père s'est fait entendre. Je ne peux l'ignorer, il était là avant même que je commence à exister. Je sais cela comme une évidence. Ce n'est pas à prouver.

Confiante dans sa perennité, je me permets de me consacrer aux tâches de l'existence, attendant pour répondre à l'appel d'être parfaitement disponible. Mais l'existence ne m'offrira jamais cette disponibilité et, totalement distraite, je risque fort d'être précitée dans «l'au delà» avant d'avoir pu y penser.

Je suis prise au piège : je suis au monde et je n'ai pas le droit de me retirer du monde.

Manquerai-je alors cette fête merveilleuse à laquelle le Père me convie ?

Il n'y a qu'une issue.

A travers les désirs, les bonheurs, les souffrances, les épreuves et les devoirs de l'existence, savoir reconnaître l'appel. VOIR LE PERE dans toute sa manifestation. Voir toute la manifestation avec les yeux du Père.

Marie-France



Ce logion élargit la leçon du 63. L'invitation au banquet de la vie, duquel rien ni personne n'est exclu, mais qui est la jouissance du Soi réel, est donnée aux multiples « penseurs ». Tous déclinent cette invitation parce que leur activité favorite les retient ailleurs. « Ache-teurs » et « marchands » : c'est autant de formes du mental préoccupé d'un gain, d'un bénéfice, parce que passionné par les « choses ». Saisir les choses, intellectuellement ou matériellement, les entasser en un savoir ou autre compte en banque : l'exclusive préoccupation du mental et donc mon aveuglement... Ce logion est d'autant plus long que l'invitation est réitérée à maintes reprises, ce qui mérite d'être souligné. L'appel n'est pas unique dans notre vie. Chaque matin est neuf alors que chaque pensée est vieille : nous choisissons néanmoins la pensée.

J'ajouterai, ainsi que dans le précédent commentaire : attention ! Ce qui est facile à comprendre peut toujours être récupéré dans un processus intellectuel cumulatif. Ne souhaitè-je pas encore me faire « roi » ? Ai-je acquis, voyez ce méchant mot, la connaissance de moi-même capable d'évincer les obsessions d'un « acheteur/mar-chand » ? Le témoin impassible, si transparent, si peu loquace, est-il maître de « mes » actions ? Qui peut en juger ?

Ce logion est encore un avertissement, entre le récit d'une mort subite et imprévue (log. 63) et celui d'un assassinat aussi odieux qu'imprévisible (log. 65).

Raymond

Les affairés affairistes, les besognants besogneux, ceux qui ont toujours « autre chose à faire », ceux qui n'ont pas le temps, qui voudraient bien... mais, et qui ont de très bonnes excuses pour ne pas pouvoir, ceux qui perdent leur vie à trop vouloir la gagner, bref nos modernes acheteurs et marchands, comment donc pourraient-ils répondre à l'appel de celui qui les invite à pénétrer dans le Royaume ?

Comment, moi-même, acheteur et marchand, puis-je entendre la voix de celui qui me convie à la table de son Père ?

Il suffit, au sein même des remous des multiples tâches et attaches quotidiennes, de demeurer à l'écoute...

Mireille



Voici un logion qui nous montre une série de situations absurdes. L'homme qui prépare le repas avant de songer à inviter ses hôtes ne paraît pas particulièrement avisé. Le refus de ceux-ci en témoigne même si les prétextes qu'ils invoquent ne semblent pas, chez certains du moins, très sérieux.

La suite du logion ne dit pas si le serviteur, parti inviter au pied levé les premiers venus, a été plus chanceux que lors de ses premières démarches.

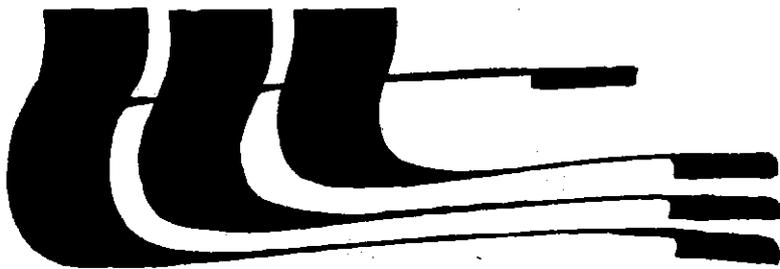
La morale de cette déconvenue : *Les acheteurs et les marchands n'entreront pas dans les lieux de mon Père.*

La tendance à voir en celui qui prépare le repas l'homme généreux et exemplaire qui n'est pas payé de retour, me semble devoir être revue. Proposer c'est se projeter. Et se projeter, c'est puiser dans son passé pour se propulser dans le devenir. Ce jeu est typique du comportement psychique. Il ne permet pas d'établir avec autrui des relations justes. Même lorsqu'elles paraissent complémentaires, le souci d'aider autrui, de se mettre en valeur, de dominer, de plaire... et celui d'être protégé, d'être pris en charge, de fuir les responsabilités,... créent des malentendus et des conflits.

Au niveau pneumatique, la préoccupation de s'affirmer, de faire du bien, d'être généreux, etc... n'existe pas. Celui qui est sans passé et sans devenir, répond à la situation du moment avec la justesse et le réalisme voulus. A un visiteur, qui met en doute la possibilité du gnani de faire face au quotidien, Nisargadatta lance : *Croyez-vous que je sois un inadapté ?*

Les situations inconséquentes que nous rapporte le logion sont celles mêmes du psychique. Celui-ci ne peut y remédier lui-même : *Satan ne peut répudier Satan.* Cependant ses échecs répétés peuvent l'inviter à renoncer à la tentation du devenir. Je ne peux *entrer dans les lieux de mon Père* hors de l'ici-maintenant.

Emile



MÉDITATIONS

AU FIL DE LA PLUME

COMPLAINTÉ POUR UN AIMÉ A DES AMIS LOINTAINS

Comme vous voilà loin mes amis, si loin...
Il est là, devant vous, de PASSAGE, totalement vulnérable !
Si beau... Si vous pouviez le voir.
Offert et donné miraculeusement dans sa perfection.
Présence intense dans l'abîme bleu de son regard.
Dans chaque cellule, chaque grain et tissu de peau,
chaque cheveu, une affirmation.
En LUI, cette force complète, souterraine, sourde...
Enfant, seul, confiant et innocent, au cœur du mouvement
et du repos, IL vous attend.
Il sait que vous allez tout laisser - toutes affaires cessantes -
vos lamentations, vos indignations vertueuses, vos questions,
vos expériences, vos doutes, vos peurs, vos intérêts,
votre bien et mal quoi...
IL sait, sans nul doute, que vous allez tout laisser pour LUI.
Il va se re-connaître dans votre fulgurance et vous dans la sienne.
Mais si lui vit en situation d'URGENCE, vous par contre,
comme vous en êtes loin, mes amis, comme vous en êtes loin...
Vous avez tout votre temps ; le jaillissement n'est pas votre fort.
Vous seriez plutôt du genre calculateur. Du genre à vous intéresser
à l'inutile. Au périssable. A conserver ce que vous détestez le plus,
du moins à vous entendre !
Vos malheurs, vos bonheurs, votre bonne vieille terre, et à vous
sauvegarder par la même occasion !
Préserver ce que vous cherchez illusoirement à perdre.
Il reste là, solitaire, disponible. Il vous écoute, vous répond. Vous
ne le ménagez guère ! Il ne sait rien. Ne vous en voulant pas, il n'a
pas à vous pardonner ; simplement il vous attend, les mains ouvertes.
Il est le seul auquel vous renoncez, vous pourtant si amateurs, si
friands de bonheur.

Et moi, moi, mes Amis, je vous regarde,
je le regarde LUI en son jeu divin.
Profitant de votre inclination à l'indolence, de votre complicité
inconsciente, en un seul geste,
IL vous éloigne et m'attire à lui.

Moi, Salomé, ivre d'amour, IL se mire en moi.
En même temps qu'IL vous écarte, il donne à mon arrivée solitaire,
plus de panache !
IL se voit enfin resplendir dans sa manifestation.
Ce corps qu'IL s'est donné devient l'instrument de sa reconnaissance.
IL s'entend, se parle, se touche, se donne, se reçoit ;
IL se mange, se boit, se respire ;
s'adonne à tout ce qui bouge, à tout ce qui vit !
Il est en vie dans la vie.

Avant de vous quitter, mes amis,
Il s'est offert l'ULTIME FETE
dont vous êtes
dans votre éloignement,
Dont je suis
en son cœur.
IL EST LUI à jamais,
Vous, mes AMIS que j'aime,
NOUS SOMMES LUI à jamais.

Salomé
(Octobre 1987)

SIMPLICITÉ

Se tenir à la source, dans une silencieuse et vivante immobilité. A ce point précis, nul remous, pas la moindre petite ride : la seule transparence du regard où respire la lumière nue.
A cet instant précis, nulle dissonance : dans l'accord soutenu des rythmes et des souffles, bat le pouls mystérieux, puissant et éternel.
En ce repos actif, l'essence de tout mouvement : il suffit de demeurer à l'écoute, sans aucune tension, dans la totale ouverture d'une présence frémissante.
Que gronde alors l'écho de tous les tumultes !
Plus bas, sur des écueils de rochers et de mousses, le flot tonitruant emporté par sa course, et au large, toujours, le chant des matelots...
Et l'humain ouragan des plaisirs où menacent les peurs, et la danse démente où l'amour et la mort ôtent leurs masques vides, et le rythme endiablé d'une farce tragique, toujours recommencée.
Mesurer tout cela, en un sourire, mais, surtout, ne pas se laisser séduire : une fraction de demi-seconde de vraie distraction et vous voilà précipité !
Se tenir à la source, à l'écoute du pouls secret. La Vie est là, rayonnant dans cette originelle pulsation : tout le reste n'est qu'impure fantaisie.

Mireille

à E.

C'est le gnostique qui t'écrit, qui te parle et se parle à partir de l'état de concentration aigüe qui est aussi amour, énergie et paix profonde à la fois ; état qui est l'objet sans objet de mon véritable désir, il est ce que je connais de meilleur. Il n'y a en cela nulle trace de déception, pas de degrés dans l'extase qui pourrait laisser sur sa faim ; c'est plénitude. il n'y a pas de fuite vers le ciel ou quelque lieu, cela est vécu très centré sur le corps physique, c'est jubilation des sens.

Cela arrive quand toute activité intempestive commence par cesser. J'observe l'agitation du monde autour de moi, et moi-même qui y participe forcément au cours des journées quotidiennes et tout cela en moi, et reconnais l'impuissance totale où se trouvent les désirs et les illusions humaines à pouvoir me satisfaire. Je sais que c'est pareil sur la planète entière et qu'ici est le meilleur endroit pour vivre le Vivant. Mon existence et ce qui la compose s'effacent. Je m'aperçois alors qu'elle n'existe que dans la mémoire. Tout est passé. Ma méditation s'accroît en intensité. Les mots ont tout fabriqué, mais les mots des gnostiques ont un pouvoir de destruction absolu. Je n'ai pas de corps. Tout ce qui me vient à l'esprit maintenant est mantra rempli de lumière. Je ne sais plus, je suis. Je vois la nature mentale de tout ce qu'ordinairement je prends pour du consistant. L'interrogation essentielle vit en moi : Qui suis-je ? Nisargadatta répond : « Je ne suis pas ce que je crois ». Je suis Nisargadatta, ce qu'il a été et ce qu'il est. Tout m'apparaît, tout arrive à la Conscience. Je suis la Conscience. Mais la Conscience est liée à la manifestation, au temps. Lassitude ! La Conscience elle-même jail- lit de l'Inconnaissance et du Silence. C'est le retour.

C.
27-10-87

RECHERCHES

L'ILLUMINATION COMANCHE

Un lycéen en classe de terminale se «casse les dents» sur le *Cogito* de Descartes :

«Je pense donc je suis... Je PENSE donc je suis... JE pense donc je suis...».

Quête intense, obsédante, focalisée sur une phrase analogue à un koan zen.

Sur cette «Unique expérience» un article a déjà paru dans les *Cahiers Métanoïa* (n° 36).

Stephen Jourdain a vécu, sans la moindre connotation religieuse, ce que l'*Évangile selon Thomas* appelle la «merveille des merveilles» ; il l'a vécue comme une catastrophe au sens grec (katastrophè = retournement).

Le logion 2 ne dit-il pas :

«*Que celui qui cherche ne cesse pas de chercher
Jusqu'à ce qu'il trouve ;
Et quand il aura trouvé,
il sera bouleversé,
et, étant bouleversé,
il sera émerveillé,
et il règnera sur le Tout...*»

Pour l'adolescent Stephen Jourdain, en qui j'ai tendance à voir ce que j'appelle un «prématuré de l'Esprit», le bouleversement a longtemps duré - avec des «rechutes» où il frôlait l'Enfer. Mais la «merveille» était là...

Les lecteurs de *Métanoïa* ont vivement apprécié les extraits de *l'Illumination comanche* récemment publiés dans les *Cahiers*. Ils y ont retrouvé la gnose...

Afin de justifier le titre singulier du recueil inédit qui les contient, nous présentons aujourd'hui aux lecteurs l'Introduction. On y trouvera, dans une langue poétique jaillie au vif de la recherche, un témoignage coloré de surréalisme. Ceux d'entre nous qui ont jadis dévoré la littérature du Far-West apprécieront le pittoresque avec lequel Stephen Jourdain définit son retour aux sources et l'humour subtil qui l'accompagne.

Et tant pis si la logique *blanche* du *visage-pâle* se trouve désarçonnée par la «ferveur réulsive» du «guerrier comanche».

On trouvera dans les extraits qui vont suivre (*Cahiers* 52 et 53) les souvenirs de l'adulte qui retrouve avec une précision hallucinante l'Eden de l'*Enfant-Dieu* et le Jeu de l'*Enfant-Dieu*.

Déjà pointe la Conscience à travers le Perler-Jouer. Plus tard ce sera pour l'*Enfant-Dieu* la rencontre avec le Mal.

P.S.

INTRODUCTION

Lorsque le guerrier comanche est touché par la foi, il se met à faire tout à l'envers. On le voit allumer des feux de glace, sucrer avec du sel, bander la flèche et décocher l'arc.

Ceci est ce qu'observe le visage-pâle.

Sous ces apparences prêtant à la plaisanterie, c'est-à-dire par derrière les yeux de l'élu, le même zèle à tout retourner, la même ferveur réulsive est à l'œuvre. Le résultat en est le démantèlement et la refonte totale de ce que les philosophes appellent les données immédiates de la conscience. Un exemple de ce chamboulement est la torsion que subit la relation unissant normalement l'homme au monde : « mon esprit », à l'intérieur, et le monde, à l'extérieur. De cette sage découpe de l'expérience, il ne reste rien après que le guerrier ait obéi à l'injonction de son dieu. Quant à la nouvelle forme de cette relation, elle va bien au-delà dans l'étrangeté et la complexité de ce que les notions de permutation et de confusion permettent d'augurer. Dire que l'illumination comanche retourne comme un gant ce que l'on nomme « la réalité » n'est donc qu'une approximation.

Evoquer, dans certains de ses aspects, le contenu de cette illumination est le but du présent ouvrage. C'est une gageure. La langue comanche elle-même se rétracte d'effroi quand on lui demande de rendre compte de l'illumination comanche. Or, personne ne parlant le comanche, il m'a fallu utiliser l'un des parlars blancs... Pour des raisons de clarté, j'ai dû également me résoudre à donner un cadre blanc aux péripéties terrestres que j'allais être amené à décrire. Et des noms blancs aux divinités que j'allais célébrer, tout en essayant de les démonter et de les situer dans la grande organisation du ciel comanche.

Cette transposition, que j'ai voulu fine et crédible, m'a coûté beaucoup de peine.

J'ai choisi le français et la France, je suis parti à l'aventure, et est venu ce qui est venu.

Je suis sans la moindre illusion sur l'accueil qui sera réservé à mon travail. Ce n'est pas tant l'ahurissement et l'incompréhension qui sont la réaction que je redoute, que la compréhension blanche : si par hasard, un jour, ce livre avait quelque succès, je serais accommodé à toutes les sauces. Il en est sûrement d'excellentes, mais à mon avis, l'illumination comanche ne ressemble à rien d'autre.

Un dernier mot. La science comanche, comme la science blanche, reconnaît l'existence des qualités et du monde dits « sensibles ». Sim-

plement, elle ne les nomme pas ainsi, car elle ne croit pas aux sens : terminaisons nerveuses, nerfs et cerveau participent de la vaine cuisine qu'aime à touiller le visage pâle. Mais pour la science comanche, ces qualités, parmi lesquelles elle range l'impression matérielle et l'impression de réalité (nommée également troisième dimension), ne sont qu'une manifestation épisodique et très récente de l'immense domaine qualitatif. Selon elle, le bleu ou le violet terrestres sont redondants. Ils sont l'amusante et l'intéressante répétition d'autres couleurs, célestes et parfaitement invisibles. Parfaitement injustifiables. Ces couleurs, dont nul visage-pâle n'a jamais entendu parler, sont les principaux constituants du ciel comanche. Je les ai d'abord appelées fées, puis anges et fées, et finalement, pour simplifier, rien qu'anges.

Un dernier mot. L'intelligence comanche associe étroitement les notions de jeu et de parole. Un seul mot comanche désigne les deux choses. Ceci m'a posé un problème de formulation, que j'ai résolu tant bien que mal en créant l'expression « jouer-parler ».

L'EDEN DE L'ENFANT-DIEU

Il y a le mystère de la personne. Il y a le mystère de la 1ère personne. A l'âge d'un an et demi, ces deux mystères s'enlaçaient déjà au milieu de mon crâne pour former cette humble et adorable puce qu'en langue française l'on nomme « moi ». Toute la force de la vie et tous les secrets du monde tintinabulaient gaîment dans cette petite créature, qui savait parfaitement qui elle était, et ne cessait de s'inonder de sa lumière propre, produite par friction. Cette conscience des premières années de vie, fonctionnant naturellement comme une source, hors de toute prise en charge par le gars ou la garce qui l'entoure et en est l'énigmatique mais charmante réintégration, me plonge dans un émerveillement teinté de stupeur. Elle me pose des questions fondamentales. Qu'est-ce qui pouvait bien clocher dans cette lumière ? En quoi était-elle imparfaite ? Qu'est-ce qui lui est arrivé chimiquement lorsque son bourgeonnement terrestre ayant atteint l'âge de seize ans, elle a, dans une détonation qui aurait dû s'entendre jusqu'à l'autre bout de l'univers et qu'elle seule a perçue, fait sa mue ? (Par parenthèse, quelle est cette faux qui a traversé mon histoire, en en coupant le fil, si bien que je n'ai absolument pas vécu ma métamorphose, mais que je me suis retrouvé directement au sein de ma nouvelle identité, ceint d'attributs et de pouvoirs inconnus, et pilotant ce moi venu d'ailleurs et ses organes ahurissants avec une science qui ne venait de nulle part ? Je n'ai pas de goût pour cette idée - mais comment éviter de faire

l'hypothèse que la lame en question s'appelle *mort* ?) Quel principe y a-t-il ici dans le papillon qui n'était point présent dans la nymphe ? Est-il juste d'affirmer, comme je l'ai toujours fait avec une brutalité totale, qu'entre la conscience native, fût-elle encore enduite de rosée, et les mille soleils de la conscience infinitisée, il y a solution de continuité, rupture qualitative ? Ai-je eu raison de décourager par mon intransigeance ma table, ma machine à écrire, mon chien, plus deux ou trois visiteurs qui auraient pu devenir des amis, et que j'aurais pu, à l'occasion, taper ?... Je touche une valeur auprès de quoi tout n'est que poussière : cela s'appelle CROIRE. Cela s'appelle : NE PAS RECULER D'UN POUCE. Je ne suis guère un homme à principes, mais j'ai une dignité dans ma vie et il m'est impossible de ne pas revêtir cette pourpre quand l'infini, à travers mes bredouillements, s'exprime. Ce qui est curieux, ou peut-être tout à fait logique, est qu'il m'ait doté d'un tempérament d'humoriste.

Depuis quelques jours, j'ai une vision étonnamment nette de ce que j'étais au-dedans avant que la faux ne passe. Je me trouve dans une contrée appelée Barbizon, mon grand-père, à mes côtés, malgré ses cent soixante-trois centimètres, est un géant. Toute ma famille est atteinte de gigantisme. Les arbres et les maisons aussi - surtout les arbres. Je ne parle pas de l'univers : il n'a pas encore été inventé. Ni Amérique, ni Chine, ni Allemagne. Pas de boule terrestre. Mon continent est l'Endroit, le Lieu, il ne se prolonge par rien. L'espace n'a pas encore inventé sa continuité, ni aucune de ses lois. Cela lui va fort bien, et ne l'empêche nullement d'exister et de me tendre les bras. Je dirai même qu'il est superbe sans fard, et que cette idée qui lui viendra plus tard de mettre partout des choses derrière les choses, et encore des choses derrière ces choses-là, de se tartiner de la baliverne géographique, puis cosmique, est une connerie. Le temps lui aussi est encore tel que le Seigneur l'a fait, il y a aujourd'hui, hier et demain, et nul ne s'est avisé que ces trois jolies pages pourraient être complétées et reliées. Le ciment causal n'existe pas. Les points de l'espace ne se touchent pas, et ils ne sont ni petits ni grands, ou alors ils sont grands ou petits selon leur humeur. Comme ils ne se touchent pas, ils ne risquent pas d'être douloureusement séparés. Il en est de même des instants. L'espace et le temps, qui n'ont pas encore été désunis, ne comportent pas un seul engrenage, une seule roue dentelée. Ils sont composés exclusivement d'îles. Nombreuses comme les grains d'un tas de sable ou modeste archipel, selon la façon dont on les regarde. Très distrayant. Le principe universel est îlien. Ce qui est curieux, c'est qu'en l'absence de toute colle, de toute articulation, toute île est un pont. Le principe universel est un chœur. En vérité, c'est ça la vraie continuité, le reste n'est que contiguïté, une hallucination de l'intelligence due au Démon.

Je suis à côté de mon grand-père, et, du haut de mes quelques

décimètres, j'essaye de faire tomber des cailloux juste dans la fente centrale d'une plaque d'égout. Sous la plaque, il y a peut-être un trou, un antre plein de grenouilles ou de fées, ou peut-être rien. L'un excluant nullement l'autre. Je ne dirai pas que «donc» n'a pas été encore inventé, mais dans le jardin de mon grand-père, il ne fait pas le poids. Plein de sagesse, lui, la puissance concluante, demeure, en son impondérabilité et son invisibilité premières, dans les terres abstraites qui lui ont été allouées. Il mène ici une existence idyllique, dépourvue de toute apparence, en compagnie de sa sœur, la puissance inférante, de toutes ses cousines logiques auxquelles je ne pense pas présentement, et de la Dame de Cœur, je veux dire la divine Supposition. Il ne lui viendrait pas à l'idée de quitter le monde de l'Intelligence pour venir se glisser comme un trait d'union - ou plutôt comme un coin, entre deux perceptions sensibles. Qu'est-ce qu'il ficherait ici ? Sinon saloper le paysage ? Sinon risquer, au bout du compte, de le faire disparaître entièrement sous une réplique foireuse, une espèce de fac-similé semblable à la fausse-couche que ne manquerait pas d'engendrer la Créature si elle usurpait le pouvoir créateur de son papa ? «Donc», originellement, n'était pas fou. Et s'il lui arrivait de se prêter à la construction de vues de l'esprit, celles-ci, tout comme lui, ne se mêlaient jamais de ce qui ne les regardait pas. C'est pour cela que la Dame de Pique, prénommée Vérité n'avait pas encore sa mauvaise réputation : elle était totalement dénuée d'autorité.

En d'autres termes, ce qu'en ce moment lointain je sais, qui est peu (mon prénom, pas mon nom, ceux d'une poignée de personnes, celui de l'horrible cabot noir qui m'a mordu : Jocker, l'agréable odeur de bakélite que dégage le crâne chauve de mon aïeul...), est inoffensif. La gueule du Savoir est douce, ni dents ni poches à venin. Ce que je sais n'est vraiment rien du tout et, conséquemment, le monde ne devrait exister qu'à peine et ne pas tenir debout. Pas du tout, il est là, rayonnant de réalité, et je puis vous assurer qu'il n'y a rien à redire à sa cohérence ! *Moins on en sait, plus les choses sont. Plus on fout d'accessoires par-dessus bord, mieux le bateau flotte, mieux il se porte. On peut même balancer le bateau entier par-dessus bord, il flottera comme jamais ! C'est le fin du fin. C'est vrai pour le dedans, c'est vrai pour ce bourgeonnement du dedans qu'est le dehors. C'est exactement ce que je me suis retrouvé en train de faire après que la faux de la miséricorde soit passée dans le tissu prétendument vivant de mon histoire, poursuivant sa course circulaire dans la chair pourrie de l'histoire avec un grand H, pour l'achever bien au-delà, précisément à son point de départ. Si je pouvais croire une seconde à la réalité de cet attirail superfétatoire : l'Evolution, j'affirmerais qu'un tel délestage, qu'un tel dégraissage est la finalité de la vie.*

Voici donc, sommairement évoquée, la personnalité qu'avait le monde à l'âge d'un an et demi. Elle aussi m'interpelle, m'assaille de

graves questions. Et d'abord, cette ressemblance avec le Jardin Terrestre ! Je ne discerne nulle part trace de la grisaille luciférienne. Pourtant, les écailles de cet immonde abrutissement ne quitteront mes yeux que quinze années plus tard. La sainte concrétude des choses est là. L'objet est paré de son prosaïsme primitif, et à travers cette fée, l'âme enfantine plonge d'un trait jusqu'à l'organisation féérique qui sous-entend l'objet. Au fond de chacun de ses attributs sensibles, une fée spécifique est à l'œuvre. Le rouge du rouge - de ce rouge. La fée-grenat. L'âme abstraite du violet, de l'ovale, du rond, de l'hexagonal. Du cubique, du pyramidal. Du tronc de cône ébréché. Des qualités non pour les yeux de chair mais pour ceux de l'âme, datant du maintenant incandescent qui est l'époque où les dieux enfantaient le monde. En ce Présent, qualités et idées n'étaient points séparées : énigme étincelante que cet atome non éclaté ! Le bleu sans bleu, l'injustifiable frisson de la moire en l'absence de celle-ci, le vert-pomme désincarné témoignent sans équivoque de cette union originelle : ils sont abstraits et généraux. Ils sont *concevables*. Par ailleurs, quand ils s'assemblent, cela ne donne pas un amas, cela ne donne pas un tas. Dans les coulisses du caillou, de la plaque d'égout, du bout de bois, les fées ne lancent pas leur chant au hasard : elles sont bonnes musiciennes et font de la musique. Elles fabriquent des thèmes qui deviendront des standards : l'air du caillou, du bout de bois, du sapin, du pré.

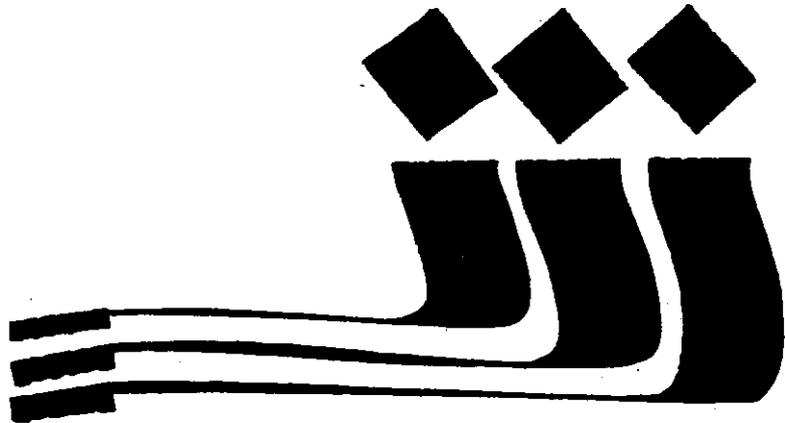
Pépère m'a pris la main. Nous allons rendre visite à l'épicéa. Je trotte dans un grouillement de fées. Je trotte dans les éclaboussures de Dieu. Tout ceci est disposé en strates. Les deux premières couches, que je viens de décrire, ont une population de même espèce, dont la couleur sans couleur est parfaitement définie, bien que totalement ouverte et prête à tous les auto-débordements. Sa fonction est de bâtir le jardin de mon grand-père, c'est-à-dire, le monde. On ne les rencontre que dans cette direction concrète. La troisième couche est habitée par une autre race. Supérieure ? Une aristocratie féérique ? Anges, puis archanges ? C'est un fait que ces entités-là ne travaillent pas, du moins de leurs ailes. Ce ne sont pas des ouvrières. Elles sont sûrement investies d'une mission, mais celle-ci reste indéchiffrable, comme le sont souvent les affaires des grands. Et puis, il y a cette nudité altièrre, amazonienne, et cette félicité différente dont elles vous transpercent comme d'une lame. Enfin, elles ne nichent pas dans les choses. Elles campent dans les constellations. Je les crois nomades. Après une averse, il arrive que tout devienne bleu : regardez attentivement la conjonction de ce toit lustré d'azur et de l'envol de la célophane céleste : l'une d'elles, à coup sûr, s'est posée là.

La quatrième couche manque. Mon regard, qui est rigoureusement une même chose que mes perceptions terrestres, avec leurs infrastructure féérique et leur superstructure hyperféérique (ce qui ne les entache nullement de subjectivité, d'irréalité, car il est l'ins-

trument créateur qu'a choisi l'enfant de Dieu pour cette œuvre particulière), mon regard, disais-je, n'a pas encore mis en place le grand mât du navire, en haut duquel flotte le fanal divin. Le chantier n'est pas achevé. Le jardin de mon grand-père n'est pas gréé, il n'a pas sa physionomie définitive, et il n'est pas encore emmené par les rafales de pure énergie qui soufflent d'en-Haut. Ce statisme explique pourquoi Lucifer, déguisé en non-moi, en substrat objectif, bourdonne tout de même, comme une sale petite mouche, au fond de la matière interne des objets.

Eden est à terminer.

Stephen Jourdain



...DANS LE PUIT

Au log. 17, Jésus promet une réalité qui n'est ni un objet sensible situé dans l'espace-temps : « ce que l'œil n'a pas vu et ce que l'oreille n'a pas entendu et ce que la main n'a pas touché », ni une idée ou un jugement : « ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme ». Le Royaume, à la fois « dedans » et « dehors », n'est pas accessible par l'intelligence discursive qui sépare et oppose. Et pourtant il nous est recommandé de « chercher » (log. 2) alors même que tous les moyens de la pensée dualiste sont condamnés à l'impuissance. Cette recherche a donc pour but de nous faire mesurer cette impuissance, qui est celle de la personne, ou du mental. Et de révéler un précédent absolu désigné par la parole : « Vous serez connus... ». La personne anéantie, demeure cette « incarnation » qui n'est plus un moi mais l'expression du Royaume par un mouvement *et* un repos.

Que cette voie de connaissance conduise jusqu'à l'anéantissement même du connu, à ce retournement si complet des évidences naïves, voilà de quoi détourner d'un tel travail ceux que préoccupe exclusivement le projet de « se faire plus riches ». Il n'y a pas de tromperie : s'il est promis de « trouver », c'est dans l'épreuve d'un bouleversement qui va bien au-delà d'une simple correction du sens commun ou d'un effort moral inspiré par des convictions religieuses. Ce bouleversement est si profond que le fondateur du Ch'an a pu dire : « L'homme du commun tient pour ultime la vérité conventionnelle tandis que le sage tient pour conventionnelle la vérité ultime. » Si la première proposition est facilement compréhensible, la seconde est choquante. La vérité n'est plus seulement la négation du faux ou de l'illusoire ; elle est la négation d'elle-même si l'on entend par vérité une valeur du discours et non la réalité qui embrasse les contraires logiques. L'intention ici est de briser les prétentions intellectuelles de la connaissance, assimilée dans tous les cas à une phraséologie philosophique. La vérité n'est pas un concept et le Vivant incarné, le pneumatique, doit écarter toute formulation, ne plus s'identifier au penseur. Les mots sont toutefois bien utiles pour signaler les mauvaises directions et « pointer » vers la bonne direction, chaque enseignement se déployant avec sa pédagogie unique.

« Au temps où vous étiez Un, vous avez fait le deux, mais alors, étant deux, que ferez-vous ? ». Cette question me pousse à m'interroger au sujet de ma véritable identité : « Qui suis-je ? ». Pour Nisargadatta, la seule vraie question qui exige une investigation passionnée... Il le répétait souvent à certains (JS 85 ou GC 172 par exemple) tandis qu'à d'autres, il donnait l'avertissement suivant : « Vous ne pouvez pas répondre à la question : qui suis-je » (Sois 95) et précisait : « Il est impossible que l'intellect puisse appréhender ce qui le précède » (Sois 146). Les mots de l'enseignement ne serviraient donc qu'à la dissolution de tous les mots, y compris eux-mêmes,

pour que le mental perde son fallacieux équilibre...

Quand le moi se voit composé d'images hétéroclites reliées entre elles par le fonctionnement de la conscience mémorielle, un processus de combustion interne du chercheur se déclenche. Le «vous serez connus» de Jésus annonce l'implosion du mental. Pour atteindre l'originel, je dois perdre jusqu'à la trace de mes pas : «Un homme jamais ne connaîtra la vérité, c'est uniquement le Brahman qui connaît le Brahman» (Sois 41). Au log. 18, Jésus oriente notre recherche vers le commencement et au log. 19, il désigne clairement la réalité par l'être précédant l'existence personnelle. Les idées qui figurent tous les devenirs sont gommés par l'évidence du présent. Que ce soit un développement mondain (que le riche se fasse roi !), une ascèse spirituelle (Jean-Baptiste prisonnier de sa propre image de perfection) : nous embrassons toujours un cadavre (log. 56, Sois 201). Chaque fois que les disciples réclament une règle de conduite (log. 6, 14, 54, 104), une localisation du Royaume dans l'espace (log. 24, 86, 89, 91) ou dans le temps (log. 37, 51, 113 surtout), la réponse jaillit comme une flèche tirée au cœur du mental menteur. La voie de la connaissance, c'est l'exploration «ni ceci, ni cela», la ruine de l'ego, et quelle libération ? Quel avènement de silence ?

Je citerai un long passage de Nisargadatta, qui indique bien l'orientation d'un travail capable d'inverser la dynamique de l'aliénation personnelle, et que la recherche même peut aggraver : «Il vous faut considérer l'état de conscience comme un seuil. Nous avons en Inde un dicton qui dit : «Une extrémité est dans la rue, l'autre dans la maison». La conscience — bien que n'étant pas la réalité — est l'ultime instrument vous permettant de découvrir l'état véritable, sinon vous n'avez aucune possibilité de le comprendre. Donc, d'un côté la conscience touche la réalité, de l'autre elle touche Maya, l'illusion, et que faisons-nous ? Nous étudions toutes choses à partir de l'extrémité touchant Maya, ce qui rend totalement impossible la découverte de quoi que ce soit concernant l'autre extrémité...» (Sois 213). Si la manœuvre mentale qui crée l'entité d'expérience assujettie à la mémoire est déjouée, il reste l'état naturel dont la richesse même s'exprime par ce corps-conscience de lumière. Tout ce qui arrive, pour faire l'objet d'une expérience, se produit dans la conscience. Mais d'un côté, il y a la direction prise par le mental qui a occulté la réalité en lui attribuant les apparences fabriquées du partage, de l'autre il y a l'intelligence qui mesure le multiple (ou le divers) sans perdre l'unité. Pour reprendre encore une image de Nisargadatta, suivant que le «Je Suis» est tourné vers le monde tourbillonnant d'images, ou vers son Commencement, sa Réalité authentique et absolue, vous trouvez une personne, ou le témoin impartial d'un film à l'intérieur duquel tout est lié, ordonné quoique «passant», disparaissant...

«En vous limitant au corps, vous vous êtes vous-même exclu du

potentiel illimité que vous êtes réellement». *Prior to Consciousness* p. 149. Il va de soi maintenant que ce «corps» est une image mentale et que c'est cette erreur d'identité qui est à l'origine de souffrances sans fins, sans compensations possibles. Le moi est le mental et que c'est cette erreur d'identité qui est à l'origine de souffrances sans fins, sans compensations possibles. Le moi est le mental et le mental est le moi : la même fausse opération soumise aux conditions comme diraient les bouddhistes, sans autre continuité que celle accordée par la mémoire. Nisargadatta s'adressait tantôt à l'Absolu que vous êtes : «Ici et maintenant vous êtes complet», tantôt à la personne que vous imaginez être, et qui n'est qu'un objet mental comme tout ce qui est éprouvé dans la «condition» du partage et l'agitation perpétuée par le désir et la peur. Si Jésus nous demande de «chercher», si Nisargadatta n'hésite pas à dire : «ce que le mental a fait, le mental doit le défaire», c'est que la source d'intelligence existe en nous et qu'il faut bien tirer leçon de la souffrance. Puisque les images nous trompent et que «demain» ne fait que déplacer le problème, je dois me livrer à une sorte de mise à nu des racines de la conscience, creuser ce puits et y descendre à la recherche de la source obscure de l'être (log. 74). Cette investigation sera difficile et douloureuse tant que nous «croirons» ne pas être ce que nous sommes, et ainsi de suite...

L'individu libre des concepts et de la pensée, s'exprime par l'intermédiaire de son corps et de son intelligence, sans être limité par eux. C'est la chambre nuptiale de l'état naturel évoquée par Jésus au log. 29. L'Absolu ne se connaît pas lui-même mais il est le Vivant, l'Unique, et dans l'expérience du faux induite par certains états de conscience, il s'exprime comme le grand libérateur, vérificateur d'une vérité sans partage ni choix. Jésus condamne expressément, à mon avis, la connaissance intellectuelle, verbale, au log. 67. La Gnose agit comme une connaissance qui relie (le «joug» est bon) à ce qui dépasse la connaissance — qu'on peut appeler inconnaissance — mais qui n'est ni un néant, ni une inconscience. Les vieilles certitudes sont fracassées. Lorsque Jésus dit au log. 22 : «faire d'un œil un œil...», c'est pour bannir le schéma d'un organe isolé, aux fonctions étroitement circonscrites, et associer l'œil véritable à la vie infinie du Tout «sorti de moi». La séparation entre mâle et femelle, exemple repris au log. 114, n'est pas un fait indépassable : en-deçà réside l'androgynie primordiale, enfouie dans la palpitation du Tout «parvenu à moi»...

Pour sortir de ce concert d'explications, je reviendrai au log. 61 qui résume toute la vérité. D'abord la condamnation du dualisme par la négation du partage. Si vous choisissez, vous tombez dans l'abîme de perplexité : thème superbement illustré dans le Sin Sin Ming. L'inconnaissance est comparée à un désert mais à un désert habité de lumière. Trouver où la lumière naît d'elle-même, en quel commencement : voilà la recherche qu'on nous demande d'entre-

prendre en nous donnant l'assurance de trouver. «Celui qui est égal» est en fait indépendant : exactement comme vous diriez «ça m'est égal...». Il dispose cependant de richesses dont il sait bien que les unes sont la part de César, les autres, celle de Dieu, tandis que le plus subtil, le plus essentiel est une présence qui embrasse tout et n'est divisée par rien. Il «mange» donc tout ce qui se présente à lui mais ne se prête pas aux discours trompeurs (log. 14). L'oubli de soi l'y guette. Le pneumatique, ou gnani, vit dans son corps-diapason de l'Univers *et* dans l'Incréé, sans que sa vision ne déchire jamais le Réel en opposés inconciliables. Individu, manifestation totale, «issu du Vivant», par mouvement *et* repos, sans localisation spatio-temporelle ou idéologique, il jouit ici-maintenant, au présent-toujours, de sa nature sans limites.

R. Oillet



BIBLIOGRAPHIE

Basarab Nicolescu : NOUS, LA PARTICULE ET LE MONDE. Le Mail éd. (Diffusion Payot) 1985

Michel de Pracontal : L'IMPOSTURE SCIENTIFIQUE EN DIX LEÇONS. Ed. La Découverte (Coll. Sciences et Société) 1987.

David Bohm : LA PLENITUDE DE L'UNIVERS (Wholeness and the implicate order). Traduit de l'anglais par T. Unger. Ed. Le Rocher (Coll. L'Esprit et la Matière) 1987.

Ce sont trois livres que j'ai eu l'occasion de lire dernièrement, le premier datant déjà de 1985. Je ferai une mise au point assez longue sur un sujet par ailleurs si vaste et capital qu'il faudrait des volumes, ce qui se fait d'ailleurs couramment, pour en traiter à fond. Mon propos sera donc partiel et partial, n'engageant que moi.

Ces trois livres sont au centre du débat philosophique ouvert par le développement même de la Science contemporaine. Qu'est-ce que le réel, qui peut le mesurer et comment, quelles sont les limites de la validité d'un raisonnement ou d'une expérimentation. Questions très générales qu'il faut préciser, le plus souvent dans un contexte qui détermine en grande partie les réponses bien qu'il ne soit pas toujours explicite. La question du réel « extérieur » a toujours posé la question du réel « intérieur » et l'on sait quelles réponses se trouvent dans Thomas aux log. 3, 22 et 89. Il est apparu très tôt, même si nous remontons aux présocratiques qui sentaient très bien l'organicité du réel, que ces deux questions étaient liées. La Science et la recherche philosophique ont été conduites à découvrir, chacune de son côté, que la « représentation » intellectuelle du monde avait une influence directe sur le concept d'humanité vivante, et sur l'action humaine. Cela, d'autant plus évidemment que l'efficacité technologique l'emportait sur la compréhension de l'homme par lui-même en provoquant les risques majeurs que l'on sait. Ce fut d'abord l'effacement de la Théologie, définitif à la fin du 16^{me} siècle, suivi par celui de la Philosophie dès la fin du 18^{me} siècle - Leibniz étant le dernier des « grands » qui possédât tout le savoir et la sagesse de son temps - On peut estimer que c'est Kant lui-même qui entérine la défaite de la Philosophie par sa critique de la métaphysique classique (celle de Leibniz précisément) et la tentative de fonder une métaphysique nouvelle issue de la critique du jugement. C'est curieusement en France que cet essai aboutira à une florissante philosophie des valeurs, également défunte aujourd'hui. Ces efforts n'ont donc pu empêcher le triomphe de philosophies ouvertement matérialistes, s'inspirant de la Sociologie ou des sciences éco-

nomiques, et le marxisme ne serait-il pas le portrait d'une « physique sociale » suivant le mot d'Abellio ? Je ne dis pas que la question du sujet n'est plus du tout posée : elle l'est tout au long des quarante mille pages produites par Husserl, reprise par Heidegger qui voulut restaurer le juste « questionnement » métaphysique, toujours cantonnée dans un cadre étroitement savant, conceptuel, sans influence civilisatrice. Maintenant si vous voulez souffler, reportez-vous à JS 473.

J'ai dit : l'effacement de la connaissance de l'homme par lui-même, sa marginalisation, alors que tous les événements importants de la modernité sont amplifiés par une médiatisation à outrance. L'expérience, qu'on peut à peine dénommer ainsi, et le discours gnostiques, qui n'avaient jamais complètement disparu, restent toujours aussi exceptionnels et méconnus. L'œuvre de Guénon, la figure d'un Krishnamurti, d'un U.G. bien vivant et remuant ; voilà l'affaire d'excentriques qu'il vaudrait peut-être mieux confier à des commissaires politiques ou des psychiatres.

Si la prééminence culturelle revient donc à la connaissance scientifique, et aux questions accessoirement philosophiques que se posent les savants, je voudrais encore rappeler que les enseignements gnostiques font toujours passer la définition de l'objet par celle du sujet, parce que tout acte mental dépend de la conscience, qui dépend de l'Absolu, et non l'inverse ; que la connaissance provoque une véritable dissolution du sujet personnel dans une « expérience océanique » quoique d'instant discontinus, libre de tout vecteur d'identification spatio-temporel et mémoriel, dont le centre est partout et la circonférence nulle part.

Vous m'en voulez beaucoup ? Abandonnez cette lecture et repassez à JS 473. Je vais pourtant serrer la question de plus près. L'étonnement de notre temps est que, par l'affirmation théorique et expérimentale de la théorie quantique, s'est effondrée l'image habituelle du sujet-objet ; écroulé le préjugé de la coupure dualiste et abattue la suprématie du concept-tabou de la séparation des êtres. Pour de plus amples détails, lisez Capra, facile d'accès, ou d'Espagnat, plus difficile mais moins laxiste dans ses extrapolations. Ou alors mettez-vous à Nicolescu qui est indiscutablement physicien (de profession) et métaphysicien (d'inspiration et de réflexion). Il touche l'essentiel du propos quand il signale un extrême danger « dans le mélange explosif entre la pensée binaire, celle du tiers-exclu, pur produit du mental, en opposition avec les données de la science fondamentale contemporaine et une technologie sans aucune perspective globalisante » (page 145).

Ce livre ne laisse rien au hasard : exposé de la théorie quantique, du « bootstrap » (développement autonome du réel par variations des complexités d'une même source originelle uniquement détectable au niveau de sa cohérence), de la pensée systémique (déjà bien exploitée dans plusieurs domaines), de tous les problèmes logiques subséquents (avec d'excellentes remarques sur l'imaginal chez Corbin : rôle du regard créateur dans le Soufisme) ; une

réflexion sur la pensée symbolique, la vulgarisation des théories de Lupasco et en conclusion, un appel à la transdisciplinarité pour mettre fin au morcellement de l'homme. C'est clair, pertinent, mais cela ne fait que donner plus de poids à la difficulté.

Si le monde, aussi loin et aussi profond que je puisse repousser l'appréhension de ses éléments ultimes, n'est qu'une image mentale, c'est encore et toujours la question de la constitution du sujet qui reste posée, et de son commencement métaphysique, hors du temps. L'ordinateur peut prolonger indéfiniment l'organe-cerveau, multiplier par cent ou mille et plus ses capacités, pourquoi y a-t-il seulement pensée du monde à l'état de veille, et non-pensée, pure absence, à l'état de sommeil profond ? La Science peut certes continuer de progresser, sa technologie peut modifier jusqu'à complète transformation l'environnement humain, mais « qui » saura descendre dans le puits de la question : « qui suis-je ? », « qui » entendra les paroles de Jésus ou d'U.G. ? La critique de Popper n'y peut rien : pour la Gnose, il n'y a pas de cadre ultime, infracassable, d'objectivation-démonstration. Il est nécessaire et suffisant de consentir à la dévoration par la Lumière... Ou vous perfectionnerez indéfiniment vos outils conceptuels, vos appareillages en vue de localiser l'ultime brin d'étreté.

Il en est des plus hardis qui se mettront à tripoter l'irrationnel, le mystique (et qu'est-ce à dire ?) en sortant franchement des domaines du mesurable-vérifiable-reproductible. C'est à ce point qu'éclatent les railleries du bien-pensant, du gardien de l'orthodoxie scientifique : j'ai nommé de Pracontal qui pourfend avec un talent réel de polémiste, ce qui donne du plaisir à le lire, tous les charlatans, « psirites » (mot dérivé du psi, cher aux quantistes) et autres gourous (« de secours » dit-il) dont Bohm ! La lecture de ce livre a plusieurs intérêts, celui surtout de nous rappeler les principes de la science officielle, que ce soit avec des accents polémiques ou au niveau du non-dit idéologique. On voit bien les raisons du succès... et des limites d'une telle entreprise. De Pracontal expose vigoureusement les dangers qui consistent pour lui, non pas à rester prisonniers de conceptions dualistes, fixistes, réifiantes de la réalité, mais à vouloir tenter de s'en échapper. Que d'utiles réflexions sur le charlatanisme vrai, avec intention de tromper, d'abuser les gogos pour s'enrichir ; et l'involontaire de tous ceux qui violent les règles scholastiques ! Les arguments sont tous fort recevables et la conclusion en dit long : pourquoi la connaissance devrait-elle aller si loin quand il me suffit de simplement restructurer quelques concepts pour assurer mon confort mental et matériel. Aussi Einstein n'a-t-il point accablé le bon vieux rationalisme avec sa théorie de la Relativité, et Heisenberg avec son principe d'indétermination : ils compliquent l'utilisation de la règle à calcul sans la casser, alors que les quantiques ! Après tout, pourquoi même m'encombrer de l'idée que la Terre est ronde quand il suffit d'une table bien plate pour casser des œufs sur le bord ! Tel que je le dis : c'est page 168 !

Les deux dernières leçons sont les plus instructives, a contrario : la « carte », la représentation moderne du monde est précisément celle qui freine un réel progrès de l'homme et un soulagement de ses angoisses : il faut passer à un nouveau paradigme parce que c'est une nécessité culturelle, un besoin spirituel, incontournables. Si la nouvelle « théorie de l'homme » n'est pas réfutable dans le cadre de la pensée universitaire, à qui la faute ? La nécessité de sortir de ce cadre est impérieuse, dussions-nous provoquer une véritable révolution scientifique. Mais c'est peut-être déjà fait...

La nouvelle science physique, celle que Bohm tente de vulgariser (en vulgarisant ses propres travaux dont les données mathématiques ne sont pas publiées dans son livre) n'est certes pas facilement accessible. Ce livre est d'une lecture difficile, non par l'étalage des faits scientifiques, mais par l'austérité de son intellection et son haut degré d'abstraction. Malgré l'effort d'en être venu à bout, je suis toujours déçu. Bohm ne prouve rien, ni par ses illustrations expérimentales simplifiées : par exemple, des gouttes de teinture indélébile plongées dans une substance visqueuse malaxée régulièrement, dont le délayage modifierait la structure et l'aspect sans toutefois en changer la nature propre ; ni par ses hypothèses métaphysiques nourries d'une longue méditation des enseignements de Krishnamurti. Que le monde déplié, mesurable (quel que soit l'instrument de mesure : œil, microscope ou télescope électroniques) soit la manifestation d'un ordre implié cohérent, quoique non mesurable comme tel, tout en étant rationnellement prévisible au-delà de toutes les subtotalités qui s'organisent à partir de lui : voilà qui ne « pointe » pas non plus vers l'indicible « ce que Je suis ». En admettant que la Science, même celle de M. de Pracontal, ait renoncé à toute prétention totalitaire, à un savoir définitif, on peut exiger d'elle que sa recherche s'oriente vers une vérité libératrice, à cent pour cent, de la forme mentale : or ce n'est pas le cas. La Science, même chez Bohm, ne parvient pas à sortir du cadre des mesures et des localisations, du projet topologique objectif réaffirmé par Popper. Je conçois finalement que le pire des malheurs qui puisse arriver à un professeur... soit d'être réduit au silence.

La Science est toujours une expérience utile pour mesurer les seuils de la Connaissance. « Quand vous serez connus... ». S'il est indispensable pour cela, aujourd'hui, de passer par un stage au CERN, après le divan du psychanalyste, l'un ne gênant pas l'autre, c'est l'explosion « vous serez connus » qui donne la Réalité. Au prix de l'anéantissement du monde et de son observateur ? Non, il n'y a ni fin du monde hollywoodienne ni enchantement : une élucidation, au sens littéral et le plus fort de l'imagerie d'un film dont il importe peu qu'il ait ou non un « happy end ».

R.O.

Poèmes traduits, présentés et anotés par Patrick Carré et Zeno Bianu, deux spécialistes bien connus : vous ne vous lasserez pas de lire et relire ces poèmes qui rendent ces lointains Immortels chinois si proches de nous. Vous regretterez simplement qu'on vous en donne si peu pour une tranche de huit siècles. J'aurais honte d'énumérer les merveilles que vous y trouverez. Deux échantillons, c'est tout. L'un pris dans la préface : *Vous dites que les Six Classiques sont le soleil, et que les ignorer plonge dans la nuit éternelle. Pour moi, le Palais de Lumière n'est qu'une vulgaire paillote, la récitation sacrée, un langage de fantômes, les Six Classiques, une terre inculte, la Bonté et la Justice, pourritures puantes ; au moindre écrit, les yeux me brûlent, prosternations et courbettes me rendent bossu, insignes et tenues rituelles me donnent des crampes, les débats protocolaires me font grincer les dents : tout cela, je le rejette en bloc et, avec tous les êtres, je retourne au Commencement* (Si K'ang, 3^{me} siècle). L'autre est un poème :

*Le lion rugit la parole sans peur :
fracas des crânes de la création,
honte-panique de l'éléphant-roi.
Seuls les sages en savourent le silence.*

Hiuan-Kiue de Yong-Kia

Un nom qui sonne aussi comme un coup de trique !
R.O.

REVOLUTION INTERIEURE, n° 5, 4^{me} trimestre 1987, prix 60 F
Animateur : D. Giraud - Soulan - 09320 Massat

L'ECHAPPEE BELLE : D. Giraud (supplément à « Révolution Intérieure » n° 5) prix 40 F.

Constance dans l'adversité ! Voilà à peu près dix ans que paraissait le premier numéro de « Révolution Intérieure ». Le temps s'en va et « Révolution Intérieure » demeure. Peu importe la fréquence de parution. Nous sommes ici en pays de gnose et chacun sait que la gnose ne paie pas, tout simplement parce qu'elle dérange les habitudes, bouscule les préjugés, cultive l'être au détriment de l'avoir. Rien d'étonnant dès lors que les parutions soient irrégulières et espacées ! En revanche, ce qui est constant, c'est la qualité et le niveau des textes. Le lecteur y trouve sa dimension essentielle, son identité totale, en même temps qu'il ressent la puérité, la prétention et la fragilité de l'homme moderne esclave des techniques industrielles.

Le présent numéro où voisinent poètes chinois, poètes coréens et poètes français contemporains témoigne d'affinités électives étonnantes. Comme le dit Daniel Giraud, le courant Orient-Occident passe. Il passe au niveau où la poésie et la gnose se confondent dans l'exploration de l'espace intérieur dont souvent le voyage extérieur est l'occasion :

*Tout le jour, j'ai cherché le printemps sans le voir,
J'ai chaussé mes sandales et couru la région.
Au retour, j'ai souri en sentant un prunus,
Le printemps sur la branche s'y trouvait au complet.*

L'invitation au voyage est aussi invitation au retour : « Le Tout est sorti de moi, le Tout est parvenu à moi... » (Ev. s. Thomas, log. 77). Dans son recueil intitulé « l'Echappée Belle » qui accompagne le n° 5 de « Révolution Intérieure », Daniel Giraud nous ouvre « aux vertiges... du tout-autre qui n'est autre que nous-mêmes ». Sa vision rejoint d'emblée celle des poètes du tch'an et les mots pour le dire ont le même parfum de fleurs de prunier blanc. En voici, pour inviter le lecteur à cheminer sur les pas du poète, un avant-goût révélateur :

*Il neige dès nuages blancs
Le vin coule entre les doigts
Ni jour, ni nuit, ni bruit
La lune s'accroche à la montagne
Elle descend le long de ses flancs
Ciel et Terre ne sont plus séparés
La barque ondule et balance
Elle descend au fil de l'eau
Que le chemin du retour
Ne soit jamais celui de l'aller
Ivre de la Lune...
L'embrasser !
Boire l'Immortelle
Et glisser...
Dans le Fleuve Bleu.*

E.G.

POÉSIES

j'ai dû la rêver
la rue de l'enfance
qui court devant moi
entre prunus en fleurs

c'est le même vent
qui brille aux fenêtres
au mica des trottoirs
au palais livré
aux démolisseurs

qui peut dire pourquoi
c'est merveille même
la maison murée où
j'ai dû habiter

c'est le même maître
du jeu qui ne cesse
d'abattre ses cartes

mais ici plus rien
ne se joue dans
le coulé des images
seul dure le défi
du Vivant en arrêt
devant le Vivant

Manoune

exhalant comme un chant
le baiser de l'oubli
les tresses de la nuit
s'enroulent au firmament

nuages s'entrecroisant
d'hier et de demain
à la plus haute chute
du voile de la mariée

écoute l'eau qui coule
par la bouche du temps
chaque jour qui s'écoule
est le fruit de l'instant

lorsqu'en l'absence de voie
même le silence s'efface
il n'est plus d'autre offrande
que mourir à soi-même

Yves Moatty

COMPTINE D'AUTOMNE

Arlequin
- remontée la belle mécanique -
 tourne
 la fête tourne
 sa ronde échevelée

Arlequin
- endiablée la folle mécanique -
 tourne
 ma tête tourne
 sarabande effrénée

Arlequin
- démontée la pauvre mécanique -
 tourne
 ma chanson tourne
 le vent l'a emportée

et DES QUATRE SAISONS

Chantre nourri d'étoiles
et de croissants de lune
 passent, passent les nuages
profonde est ma blessure
mais le baume éternel
 passent, passent les nuages
les soleils ont pâli
aux occidents de cuivre
 passent, passent les nuages
mon regard porte encore
l'or des premiers matins
 passent, passent les nuages

Mireille

CHANT DE LA FEMME

Par moi toujours amour bercé
Osiris mort
Vivant toujours

Femme suis loin du Père
Un signe Il'fera
Me décrochera de la Terre...

Mais Terre suis pour mon bonheur,
Pour mon malheur...
Ailes de lumière
Données en plus
Données pour rien ?



Au delà des mots, semée la Parole ;
D'un silence d'ange naît la Vérité...
Ils n'ont pas compris...
Mais la plante folle
A mûri le grain de l'Eternité.

Lise